

# La mémoire longue

*Une fillette dans la tourmente*  
(1939-1945)

## *Prologue*

Certains souvenirs sont doux, légers comme un nuage, parfumés comme une fleur. Je voudrais tant les conserver...Je fais tant d'efforts pour les rappeler à moi...Je consulte mes anciens répertoires de téléphone, mes vieux agendas, j'interroge mes proches, j'essaie des associations d'idées ...Parfois, au contraire, ils sont rugueux, pleins d'épines et d'odeurs amères. Ceux-là m'écorchent l'âme, j'aimerais mieux les avoir oubliés, je ne veux plus savoir, je souffre de savoir encore Je voudrais les piétiner ...mais ils ont la vie dure

## Je me souviens

-Je me souviens du plancher mal équarri de notre chambre; du tapis usé disposé devant la cheminée ; de cette cheminée détournée de son usage primitif et transformée en espace de rangement où ma mère plaçait nos affaires.

-Je me souviens du papier peint à grosses fleurs bleues, décollé vers le bas par l'humidité.

-Je me souviens de mon lit en fer, installé dans un angle : la cheminée était au pied du lit.

-Je me souviens de la nuit où, réveillée par un rais de lumière qui pénétrait dans la chambre, je vis ma mère introduire sans bruit un petit sapin de Noël tout décoré et le disposer devant la cheminée.

-Je me souviens que, le lendemain, il y avait quelques menus cadeaux sous le sapin.

-Mais je me souviens qu'il n'y avait pas la belle « épicerie » que j'avais « commandée. »

-Je me souviens qu'il y avait une carte postale du Petit Jésus écrite en caractères d'imprimerie : elle disait que j'étais punie, parce que j'avais perdu la petite bague en or que ma mère m'avait offerte pour mes 6 ans.

\*\*\*\*\*

Petite fille, j'aimais :

Les mains de ma mère ; les fleurs bleues du papier-peint ; le sourire de ma mère ; parler à mes souliers ; la voix de ma mère ; me cacher dans les placards vides du magasin ; écouter les conversations des clientes avec ma mère ; toucher les pelotes de laine rangées sur les rayons ; aider ma mère ; m'enfoncer dans le grand fauteuil en velours de la salle à manger de ma grand-mère ; faire des cadeaux à ma mère ; voir danser les grains de poussière dans la lumière d'été ; jouer à la poupée ; me faufiler derrière la haie du jardin de ma grand-mère pour observer les passants dans la rue ; entendre le bruit des hauts talons de ma mère sur le trottoir ;  
Et aussi lire ; être malade ; pleurer dans mon lit.

Mais je n'aimais pas :

Dormir loin de ma mère ; manger ; être grondée par ma mère ; ne jamais voir mon père ; les colonies de vacances ; l'huile de foie de morue ; la sieste ; être invitée chez mes cousins ; avoir de mauvaises notes en classe ; les Allemands qui avançaient ; les auditions de piano ; qu'il y ait des prisonniers ; les alertes dans les caves ; les cours de gymnastique ; les jeux violents des garçons ; le bruit des bombes ; les rafles dans les rues ; la mort de mon chat ; manger le gâteau bleu des restrictions ; pleurer dans mon lit...

## Un cadre de vie

Je suis née en 1930.

Mon très jeune père a quitté son foyer lorsque j'avais trois ou quatre ans. Je ne me souviens pas de lui. Je n'ai aucune nouvelle de lui pendant des années. Je ne sais pas qu'il reviendra un jour.

Ma scolarité débute à l'école publique proche de chez nous, rue Antoinette. J'en suis, personnellement, très satisfaite. Mais ma mère, soucieuse de faire de moi une jeune fille de bonne famille, préfère m'inscrire dès la « classe enfantine » au Pensionnat catholique où elle-même et sa mère ont été « élevées ».

Les Sœurs sont entièrement vêtues de noir. Leur visage est protégé par une cornette tuyautée blanche, qui fait comme un petit mur autour de leurs joues et de leur front. On les appelle « Madame ». Madame C., la directrice, impériale, porte des lunettes fumées. On ne voit pas ses yeux. Il y a aussi des professeuses civiles, toutes célibataires. Deux d'entre elles ont des relations dites « particulières » Je ne le saurai que plus tard, bien sûr.

Au- dessus du grand portail de la cour d'honneur est inscrit en lettres de bronze : « Pensionnat de Demoiselles ». Cette cour d'honneur n'est occupée que pour les occasions solennelles comme la visite de Monseigneur l'Evêque, ou encore, sous Vichy, pour le « salut aux couleurs » du lundi matin : militairement alignées au pied d'un grand mât en haut duquel on hisse lentement le drapeau national, toutes les élèves proclament en chœur « Maréchal, nous voilà... » Ce sont les directives officielles.

Cet espace, sacralisé en son centre par une statue monumentale de la Vierge, est entouré de grands marronniers et cerné par un haut mur. L'enceinte se continue au-dessus de la cour de récréation et tout autour d'un grand jardin potager. Ainsi les élèves sont-elles préservées de tout contact visuel ou sonore avec le monde extérieur. Les élèves entrent dans cette grande cour par une étroite porte en fer, qui reste solidement fermée pendant les heures de classe. Mademoiselle

Anna, la concierge, surveille attentivement les allées et venues. Le monde du Pensionnat est un monde à part, entièrement clos sur lui-même. J'y vivrai pendant 13 ans...

Pendant les deux premières années, en « classe enfantine », j'apprends à lire et à écrire sous la férule ironique d'une demoiselle âgée, au visage ingrat, et affligée d'une forte claudication, Melle D. Sans famille, handicapée, cette personne a été élevée par les Sœurs. Après qu'elle eut obtenu son Brevet Elémentaire, les religieuses lui ont imposé une compensation : travailler comme institutrice dans leur Congrégation. Elle n'en a ni la vocation, ni la formation. « Mais je ne saurai pas faire ! » s'écrie-t-elle. « Vous savez lire, donc vous saurez enseigner » est la réponse. Voilà qui explique et excuse bien des amertumes. Moi, je ne le sais pas et j'ai peur d'elle, car elle fait souvent des observations moqueuses. En particulier, elle raille mon habitude de « parler à mes souliers ».

A la même époque commencent pour moi les leçons de piano. Mon professeur est également une personne particulièrement acariâtre : Mademoiselle M. Pour corriger les fausses notes, elle inflige des coups de règle en fer sur le bout des doigts joints de la coupable.

Pendant ces années-là je suis demi- pensionnaire, puis entièrement pensionnaire au cours des années 1937-38 et 1938-39, puis externe. La vie en internat ne me plait guère : j'ai tant besoin de la tendresse de ma Maman, surtout le soir avant de m'endormir. Ma mère est si douce, quand elle le veut bien ! J'ai envie de pleurer tous les soirs dans mon lit de dortoir. Naturellement je me plains à Maman. Peine perdue, c'est le cas de le dire : mes pleurs sont inutiles. Assurant qu'elle- même et sa mère ont été très heureuses entre ces murs, elle me réplique sans appel : « tu n'as pas à pleurer. Le Pensionnat, c'est comme ta famille. » Je ravale donc mes larmes. Je mesure mon peu d'importance.

Je couche au Pensionnat du dimanche soir au vendredi soir. J'ai l'autorisation de rentrer à la maison après l'étude du samedi (à 18 h.), je reviens pour la messe du dimanche matin, je passe ensuite la journée avec Maman, puis je réintègre l'internat en fin d'après-midi. Je dois dire que je ne suis pas une exception, car la pension est considérée à cette époque comme un moyen normal et même conseillé d'éducation: c'est une bonne formation pour les jeunes caractères, pense-t-on. Pour moi c'est le purgatoire. Les moments passés auprès de ma mère sont le paradis.

Le dortoir des Petites est meublé d'une trentaine de lits à rouleaux alignés sur trois rangées et séparés par une simple chaise. Les lits sont recouverts d'un dessus de lit en coton blanc. Chaque matin nous devons, bien sûr, faire notre lit nous-mêmes : le dessus de lit doit être parfaitement tendu ! Par pudeur nous nous tenons accroupies entre nos lits pour nous habiller et nous déshabiller.

Dans les angles du dortoir se tiennent les boxes des surveillantes, entourés d'un rideau, blanc lui aussi. Quand les lumières du dortoir sont éteintes, les sœurs se déshabillent derrière leur rideau à la lueur d'une veilleuse : on voit leurs ombres chinoises par transparence. Cela ne manque pas d'exciter ma curiosité : que portent-elles sous leurs longues robes noires?

L'ensemble du dortoir me paraît immense. Il est solennel et impersonnel. Il est rigoureusement propre. La cire passée régulièrement sur le bois des lits et sur le parquet répand une bonne odeur. L'ordre, le silence et la discipline sont de rigueur.

Nous sommes réveillées le matin à 7 h. par le son d'une clochette promenée entre les lits par la Sœur Infirmière. Pas de bisou sur les joues ! Vite, il faut sortir du lit, s'habiller, enfiler sa blouse noire, faire son lit puis se mettre en rang pour descendre au réfectoire. Je suis toujours en retard.

Le vendredi matin nous devons, en outre, poser sur nos têtes une mantille noire pour nous rendre à la messe avant le petit déjeuner. Défense d'avaler quoi que ce soit, même un médicament, avant la communion ! Il arrive que des élèves défaillent pendant les longues messes des jours de fête, car elles ne supportent pas le jeûne ajouté à l'émotion et à l'odeur de l'encens. On les emmène vite à l'infirmierie, toute proche de la chapelle.

Dans cette infirmierie se déroule aussi tous les matins, pendant la guerre, la distribution obligatoire de l'huile de foie de morue: une cuillerée à soupe pour chacune ! Le Gouvernement a décrété cette mesure dans un but de santé publique. J'ai droit à cette potion infecte pendant quelque temps. Mais comme mon propre foie est réputé fragile j'ai la joie d'obtenir une dispense assez rapidement.

Le petit déjeuner comporte du café au lait au goût d'étain (car servi dans des brocs de ce métal), du pain de la veille et de la confiture de pommes.

A 8h  $\frac{1}{4}$  la cloche donne le signal de la rentrée. Madame la Directrice, majestueuse en haut des trois marches du couloir

qui conduit aux salles de classe, sous la statue de Saint Roch (quel drôle de nom!) attend le silence pour nous dire quelques mots de morale ou de spiritualité. Une prière, puis nous pouvons nous diriger, dans un grand recueillement, vers nos classes, à la suite de nos maîtresses. Les cours commencent à 8 h 30. Une invocation au Saint- Esprit marque, toutes les heures, chaque changement d'activité.

L'heure du déjeuner est pour moi un moment redouté. Ma mère s'inquiète depuis toujours de mon manque d'appétit et de ma silhouette filiforme. Aussi a-t- elle demandé à Madame la Directrice de surveiller attentivement mon comportement alimentaire .Pour cela, Madame C. ne trouve rien de mieux que de me faire asseoir à côté d'elle, à la table des Professeurs. Je me revois en haut du réfectoire, sur une estrade où toutes les élèves peuvent me remarquer, assise contre notre opulente Directrice dont la longue manche noire frôle mon bras. Rien ne peut davantage me serrer l'estomac que cette position en vue, si intimidante ! Cela ne m'aide pas non plus à me lier normalement avec mes petites camarades, dont je suis constamment en retrait. Le résultat sur mon appétit n'est sans doute pas concluant, puisque je regagne au bout de quelques semaines la table de ma classe. Je ne réussis pas pour autant à m'intégrer davantage.

Au réfectoire, nous disposons chacune d'un casier où nous rangeons notre serviette de table, nos couverts et notre timbale. Pendant les restrictions les pensionnaires originaires de la campagne placent souvent dans leurs casiers des saucissons, fromages ou pots de confiture que leur ont remis leurs parents : aucune de nos éducatrices ne leur apprend à partager avec d'autres ces aliments si rares et si enviés par les jeunes citadines.

Puisque selon Maman le Pensionnat c'est ma famille, je pense que, comme mes grands-parents, oncles, tantes, cousins, cousines, toutes les grandes personnes de l'Etablissement sont au courant de ma situation familiale : la séparation de mes parents. Et comme personne ne m'en parle je conclus que c'est une chose négligeable, sur laquelle il est inutile de s'étendre.

J'ai reçu de ma mère l'interdiction formelle de raconter à mes petites camarades l'absence de mon père (et cette interdiction ne sera jamais levée). Je crains beaucoup ma mère car je suis sévèrement punie pour la plus petite incartade. Mais j'adore ma mère, car elle est ma mère, et mon seul interlocuteur, et mon seul refuge. Or c'est avec beaucoup

de force qu'elle m'a imposé ce silence. « Pourquoi ? » ai-je demandé. « Parce que c'est une chose honteuse, cela te ferait mal voir »...Ainsi, dès ma petite enfance, je suis chargée du poids énorme de ce secret de famille. Il est très difficile, pour un jeune enfant, de garder un secret. C'est pour moi d'autant plus éprouvant que ce secret me touche de près. Par crainte du « qu'en-dira-t-on », je dois jouer la comédie de la petite fille heureuse, fille unique donc enfant gâtée...Il vaudrait mieux pour moi avoir un père mort qu'un père absent : deux de mes camarades perdent, pendant leur scolarité, l'une son père, l'autre sa mère. Toute l'école l'a su, elles ont été consolées et entourées. Je les envie ! Moi, ma situation est analogue : je n'ai plus de père. Je ne sais pas qu'il reviendra un jour. Mais personne ne se doute de mon désarroi. Je ne peux pas, comme on dit maintenant, faire le deuil de mon père. Je n'ai pas droit au chagrin. Malgré ma propension au bavardage, je ne peux exprimer ce qu'il aurait été si nécessaire, précisément, de partager.

J'ai 14 ans 1/2 lorsqu'un beau jour Maman m'annonce sans préambule que « mon Papa » va revenir, et qu'il faudra « bien l'aimer ». Mais comment appeler « Papa », et aimer subitement un homme qui ne s'est jamais inquiété de moi ?

A cette date je crois encore que les responsables du Pensionnat sont au courant de mes difficultés familiales et me plaignent sans me le dire. Avec une joie forcée, j'annonce donc à mon professeur principal la bonne nouvelle du retour imminent de mon père. Avec stupéfaction, j'apprends que cette personne n'est au courant de rien. Elle me reproche affectueusement de ne pas lui avoir parlé plus tôt, mais de son côté elle ne me parlera plus jamais de ce « détail ». Jamais elle ne m'aidera à exprimer ce qui m'étouffe. Maman m'a menti : le Pensionnat, ce n'est pas ma famille. Mon professeur, ce n'est pas ma confidente.

Dans l'angoisse de trahir ma mère, quand je suis adolescente, je ne parle pas. Ou du moins, comme Melle D. l'avait bien remarqué, je parle beaucoup, mais toute seule. Ou encore je parle de travail scolaire, ou de choses sans importance, mais absolument jamais de mon père.

Toute ma vie, jusqu'à une époque récente, sera empoisonnée par la honte de mes origines. Ne me dit-on pas souvent que je ressemble à mon père ? Je ne vaudrais donc pas mieux que lui. La présence de mes cousines dans le même pensionnat contribue à renforcer mon sentiment d'infériorité : leur père est Président du Conseil d'administration de l'Etablissement, et

par ailleurs Chef d' Entreprise. Leur mère vit au foyer, elle a deux domestiques à son service, reçoit le mercredi, est estimée de la bourgeoisie locale. Ma mère n'est qu'une pauvre petite marchande de laine à tricoter, qui a certainement du mal à payer ma pension. Je vois bien, sans savoir l'analyser, que mes cousines jouissent de plus de considération que moi parmi les grandes élèves (mais pas parmi les enseignantes, je dois le dire). Elles ont beaucoup d'amies, sont courtisées par les filles les plus âgées. Elles ont de l'aplomb, de l'assurance. Pendant les récréations elles ne recherchent jamais ma compagnie, elles m'ignorent. Moi, je passe inaperçue, et trouve cela normal en raison de ma déplorable situation.

Ce Pensionnat n'assure alors la scolarité que jusqu'en fin de Première. Il ne présente ses élèves qu'à la première partie de Baccalauréat. Sans doute les Religieuses pensent-elles que ce niveau d'études suffit aux mères de famille chrétiennes qu'elles souhaitent former. Si l'on veut avoir un diplôme complet, il faut s'inscrire dans un autre Etablissement. Je songe donc à l'autre Pensionnat catholique du quartier, celui que ma plus jeune cousine fréquente maintenant avec beaucoup de fierté. J'en parle à l'intéressée. Réponse scandalisée : « Mais voyons, on ne te prendra pas ! »... « Et pourquoi donc ? »... « Mais...parce que ta mère travaille ! » Où est la charité chrétienne ?

Je passerai au Lycée de Jeunes Filles de Lyon deux des plus belles années de ma vie : en Terminale et en Hypokhâgne.

## 2

### Le gâteau bleu

Dès après l'Armistice de 1940 apparaissent les Cartes d'Alimentation. Nous sommes provisoirement vaincus. Les troupes nazies envahissent la moitié nord de la France. Il faut les nourrir,



ainsi que la population allemande déjà dévastée. Et les campagnes françaises, privées d'une grande partie de leur main d'œuvre masculine, ne produisent plus autant qu'avant la guerre.

Les Français sont classés en plusieurs groupes selon l'âge :

-« Les J1 », les tout-petits

-« Les J2 », de 4 à 13 ans

-« Les J3 », de 13 à 21 ans (âge de la majorité).

-« Les A », les adultes.

-« Les V » à partir de 70 ans.

Chaque âge est doté de la quantité de nourriture dont il est supposé avoir besoin. Il faut s'inscrire à la Mairie pour toucher chaque mois le nombre de tickets correspondant. Le pain, la viande, le lait, le beurre, le fromage, l'huile, le sucre sont sévèrement rationnés. Même avec des tickets, on ne trouve pas dans les magasins les produits auxquels on a droit. Des queues s'allongent sur les trottoirs devant les boulangeries ou les boucheries. Des incidents éclatent entre les ménagères : « Vous étiez après moi ! » Les légumes et les fruits sont en quantité limitée sur les marchés, selon les saisons. On s'habitue à manger les rutabagas et les topinambours habituellement destinés aux vaches. On torréfie de l'orge dans une poêle pour remplacer le café. On met de la margarine sur les tartines et de la saccharine au fond du bol.

Le « marché noir » sévit : les gens riches se procurent à prix très fort, et en cachette, des marchandises normalement rationnées. Les contrevenants sont sanctionnés, mais de nombreux commerçants malhonnêtes font fortune, privant du même coup la population ordinaires de la nourriture qui devrait lui revenir. Beaucoup de gens ne mangent pas à leur faim.

Un jour de fête, nous avons très envie de nous régaler, pour une fois. Maman repère dans la vitrine de la Pâtisserie, très peu garnie, une sorte de galette recouverte d'une crème de surprenante couleur bleue. D'où peut bien venir ce revêtement bizarre ? Peut-être du Bleu de Méthylène, ce produit dont ma mère badigeonne ma gorge quand j'ai une angine ? ? Le goût est infect.

Immangeable. Avec tous nos regrets, nous jetons le gâteau à la poubelle.

Ma mère reçoit pour son magasin quelques attributions de laine à tricoter. Elle ne fait pas de « marché noir » mais elle ne refuse pas de faire « du troc ». C'est ainsi que de temps en temps nous grimpons toutes les deux dans le petit train voisin qui nous emmène à la campagne. Maman s'est munie d'une valise remplie du chaleureux textile. Nous parcourons les chemins et pénétrons dans les fermes pour proposer notre marchandise. Parfois- mais pas toujours- nous en ressortons avec une douzaine d'œufs, une

motte de beurre ou des fromages échangés contre de futurs pull-overs. Souvent on exige de ma mère des quantités énormes de laine pour un butin insignifiant. Elle accepte.

Pendant les vacances de Pâques 1942, comme je suis un peu malade, Maman demande à sa mère de m'emmener quelques jours à la campagne. Nous logeons dans une petite auberge familiale. Maman nous a demandé de profiter de l'occasion pour « faire un peu de ravitaillement ». Nous visitons donc quelques exploitations. Est-ce de la pitié pour une grand-mère et un enfant malade ? Le fait est que nous réunissons pas mal de provisions, dont une bouteille de bonne huile de noix, et des pommes de terre. Nous rangeons le tout dans un grand sac de jute. Ma grand-mère est très bavarde : elle raconte nos exploits à tout le monde ! Sur le quai de la petite gare, au moment du retour, il y a deux gendarmes. Ils demandent à inspecter le sac...et l'emportent ! Nous avons des « cousins éloignés » qui habitent à la campagne. Ils sont cultivateurs. Une aubaine ! Jusque-là j'ignorais presque leur existence. Mais maintenant nous nous rapprochons d'eux. La famille compte neuf enfants : deux garçons puis sept filles. Elle emploie comme ouvriers agricoles un couple de réfugiés espagnols qui a deux enfants. Ils sont donc quotidiennement quinze à table ! Nous leur rendons visite plusieurs fois, et chaque fois nous prenons place à la longue table, pour un repas simple mais plantureux. Ils ne nous laissent pas partir sans nous remettre encore quelques produits de la ferme. Un dimanche, encore, nous attendons le train du retour, notre panier plein posé à côté de nous. Un chat survient par derrière. Il s'enfuit avec notre saucisson ! Après la guerre nous resterons amis avec ces généreux cousins.

Il y a aussi ma tante, une sœur de mon père. Jusque-là Maman était brouillée avec sa belle-famille, et je ne connaissais pas cette tante. Mais son mari est marchand de charbon ! Autant dire qu'avec cette précieuse marchandise il peut se permettre de faire de très illégales mais très fructueuses affaires. Et il ne s'en prive pas ! Maman renoue avec eux. Nous faisons chez eux deux ou trois excellents repas. Ils sont tous deux obèses. Je n'ai encore jamais vu d'homme aussi gros ! Mon oncle mourra jeune d'une crise cardiaque. L'un de leurs deux fils, appliquant l'exemple paternel, tournera mal, et sera exécuté lors d'un règlement de compte.

Le rationnement sera supprimé en 1945, quelque temps après la fin des hostilités. Mais il sera rapidement rétabli, et durera jusqu'en 1948.

## Marie-Jeanne

Au printemps de 1942 je commence à être fatiguée, sans entrain. Je maigris. J'ai un peu de fièvre tous les soirs. Ma mère m'emmène pour un examen dans un dispensaire agréé par les « Assurances sociales », une nouveauté qui fonctionne seulement depuis 1936. Ma mère prend un petit malaise quand on lui montre, sur l'écran de la Radioscopie, l'image de mes poumons : des taches anormales apparaissent. Maman n'avait encore jamais vu de Radioscopie, et celles faites sur sa fille sont inquiétantes. Le verdict redouté tombe : je fais une primo-infection par le Bacille de Koch, c'est-à-dire un début de tuberculose. Traitement : repos et suralimentation.

Je cesse donc d'aller en classe, et me plie à l'obligation d'une longue sieste chaque matin et chaque après-midi. En ce qui concerne l'alimentation, ma pauvre mère doit faire des miracles car les Restrictions sont sévères. Elle et moi avons droit à un morceau de viande de 80 gr par jour. Maman, qui a un solide appétit, se prive pendant plusieurs mois de sa ration quotidienne de viande pour que j'aie un repas substantiel à midi et le soir. Pourtant je n'ai pas faim.

Je vivote ainsi, pantelante, jusqu'au mois d'octobre. L'insalubrité de notre logement, humide et fréquenté par les cafards, ne me conviennent sans doute pas. Début octobre, je suis admise dans un Préventorium, à Chamonix. Un Préventorium, c'est une sorte de Pensionnat médical, où l'on soigne les Tuberculeux les moins atteints. Celui-là ne reçoit que des filles. Il s'appelle « Les Soldanelles »

C'est là que je vais connaître Marie-Jeanne, qui restera mon amie (ma sœur !) jusqu'à sa mort récente.

Maman m'accompagne en train à Chamonix. Nous arrivons à la fin de l'après-midi dans la petite gare savoyarde. La nuit est déjà tombée, et un épais brouillard recouvre les montagnes. Maman porte ma valise. Dans l'obscurité, nous gravissons ensemble la route qu'on nous a indiquée. Nous arrivons assez facilement aux Soldanelles. Nous sommes sur les pentes du Brévent. Sans le savoir encore, nous sommes en face du plus beau paysage du monde.

Nous sommes accueillies aimablement. On nous attendait. Après les civilités d'usage, une infirmière nous conduit jusqu'à la chambre

qu'on m'a attribuée. Maman défait la valise, range mes vêtements dans un placard, puis prend congé. Elle va coucher à l'hôtel, et reviendra le lendemain matin pour un entretien avec le Médecin-Chef. J'ai le cœur un peu serré.

Le lendemain matin, quel éblouissement ! Le brouillard a disparu. Par la grande porte-fenêtre de la chambre, je découvre avec incrédulité et stupeur le spectacle de la Chaîne du Mont-Blanc inondée de soleil, étincelante de lumière. La nature rejoint le sublime. J'oublie mes soucis. Je suis transportée d'une confiance profonde. Dans ce lieu idéal rien de mauvais ne peut m'arriver. Ma mère arrive vers 9h. Elle s'assure que j'ai bien dormi, bien déjeuné, et que je ne manque de rien. Je me rends avec elle au Cabinet du médecin. Puis elle s'en va reprendre le train pour Lyon. Nous voilà séparées pour trois mois au moins, ainsi en a décidé le Docteur. Malgré le Mont Blanc, j'ai du chagrin.

La chambre où je suis maintenant installée est une chambre à trois lits. Mes voisines sont : Colette, une fille de 14 ans, et Marie-Jeanne, une jeune fille de 19 ans. Je n'aime pas Colette car elle se moque de mes vêtements propres mais rapiécés. Marie-Jeanne, par contre, m'accueille et me console.

Marie-Jeanne vient de Toulon. Elle était élève-infirmière et Cheftaine de Louveteaux jusqu'à sa maladie. Elle aime les enfants. Elle connaît des tas de comptines, de chansons, de jeux. Elle est gaie. Elle me fait chanter et rire. Il y a une petite souris qui grignote mes paquets de biscuits dans le placard : ce n'est pas une affreuse bestiole dont on peut avoir peur, mais notre petite copine Léocadie. Les aventures de Léocadie font mon bonheur.

Colette est guérie. Elle rentre chez elle huit jours après mon arrivée.

Notre vie est bien réglée : le matin, pour les enfants, deux heures de classe puis une heure de repos avant le déjeuner. Jamais de devoirs ni de leçons. L'après-midi, deux heures de sieste, puis promenade dans les rues de Chamonix ou les chemins environnants, et quel que soit le temps. La sieste se fait obligatoirement, été comme hiver, avec les portes-fenêtres grandes ouvertes. Nous avons d'épais édredons en plumes. S'il ne fait pas trop froid on se repose sur des chaises-longues installées sur une grande terrasse, face à la chaîne du Mont-Blanc. Marie-Jeanne m'apprend à nommer tous les sommets. Grâce à cette vie saine, j'ai retrouvé peu à peu un très bon appétit. La cuisine de l'Etablissement est bonne, mais les portions ne sont pas énormes. Nous sommes en pleine période de Restrictions,

même pour les malades. Maman m'envoie des colis : pommes Reinettes du Canada, toutes grises, fromages de chèvres bien secs, biscuits épais et indigestes. Je dévore les fromages et les pommes à pleines dents. Marie-Jeanne refuse de toucher à ces trésors.

La date de mon anniversaire approche : fin novembre j'aurai 12 ans. Sans que je comprenne bien pourquoi, un jour, Marie-Jeanne me fait grimper sur une chaise et, munie d'un centimètre, mesure mon tour de taille, mon tour de hanches et la longueur de mes jambes. Au jour dit, elle me remet un paquet de la part de Maman : c'est un pantalon de drap bien chaud que ma mère a fait confectionner par une couturière. A cette époque, en effet, on ne trouve pas de pantalons pour filles dans les magasins ! En ville, une fille en pantalons aurait fait scandale ! Maman avait donc comploté avec Marie-Jeanne pour obtenir mes mensurations afin que je n'aie plus froid pendant les promenades dans la neige. J'ajoute aussi que ma « grande sœur » a acheté des bougies, et un gâteau que nous dégustons joyeusement dans notre chambre.

Les Savoies sont alors occupées par l'armée italienne, (les Carabiniers), avant d'être envahies, comme toute la Zone Sud, par les troupes nazies... Pendant les promenades, fière de mon beau pantalon, je proclame bien fort avec les autres enfants le chant qui rythme nos pas :

- Nous sommes les Carabiniers,
- La sécurité des foyers,
- Mais par un malheureux z\_hasard,
- Nous arrivons toujours trop tard!

Les Carabiniers font semblant de ne pas nous entendre.

Un soir, alors que je dors tranquillement sous mon édredon, la porte-fenêtre toujours ouverte, je suis réveillée par un bruit anormal dans cet univers uniquement féminin : de chaudes voix masculines. Interloquée, je découvre trois jeunes gens qui bavardent avec Marie-Jeanne. Ils sont entrés dans notre chambre en escaladant la terrasse. Ils souhaitent emmener mon amie au bal ! Parmi eux se trouve un beau Guide de Haute Montagne, qui deviendra l'époux de Marie-Jeanne. Je serai la Marraine de leur deuxième enfant.

Fin décembre, je suis guérie ! Je passe Noël en famille. Je dois ma guérison, certes, au bon air des montagnes, mais aussi au bon moral que Marie-Jeanne a su cultiver en moi. Je ne l'oublierai pas. Nous resterons amies pour la vie.

La rafle du 1<sup>er</sup> mars 1943

En février 1943, après avoir lutté pendant un an contre le Bacille de Koch, je suis atteinte d'une autre maladie : une « jaunisse », on dirait maintenant : une hépatite. Mon visage a pris la couleur d'un citron mûr. J'ai une forte fièvre. J'ai de la peine à m'alimenter. A nouveau, je passe mes journées dans le lit en fer, contre la tapisserie aux grosses fleurs bleues, ou alors dans le lit de Maman. Je ne suis pas malheureuse : ma mère me dorlote. Elle pose des linges mouillés autour de mes jambes ou sur mon front pour faire baisser la fièvre. Elle me sert des tisanes ou des potages de fine semoule. J'adore ces moments-là. En outre, j'ai le droit de lire des romans de la Bibliothèque Verte.

Au bout de trois semaines de ces bons soins, la maladie recule. Je me lève, mais je suis faible. Je ne retourne pas encore en classe.

L'occupation allemande s'affiche dans les rues de notre ville. Les carrefours arborent d'orgueilleux panneaux bleus et blancs qui annoncent en allemand les noms des artères ou la direction des différents Services administratifs installés chez nous par les Nazis. La redoutable « Kommandantur » est située avenue Foch : quel affront pour le célèbre Maréchal qui a vaincu l'Allemagne en 1918 ! Les uniformes vert-de-gris sillonnent les rues. Des individus en civil, qui, eux, préfèrent passer inaperçus, sont en réalité des Miliciens, des Français au service de l'Ennemi.

Chaque adulte doit, impérativement, porter en permanence sur lui ses papiers d'identité. On peut être arrêté à tout moment, la nuit en sortant d'un cinéma, ou en allant travailler, ou à la descente d'un tramway... Si l'on n'a pas ses papiers, on risque l'arrestation, l'interrogatoire et la torture. Les Nazis recherchent les Juifs, les Résistants, ou leurs « complices »...

En l'absence de mon père, un ami de la famille vient souvent pour nous proposer son aide. C'est Monsieur S. Il a 45 ans. Il a combattu pendant la Première Guerre. Il a été de nouveau mobilisé en 1939 et fait prisonnier. Mais il a été libéré assez vite grâce à ses états de service. Il a éprouvé du bonheur à retrouver son épouse et ses enfants, et il a pitié de ma mère. Il sait que la vie est dure pour

elle, femme seule en temps de guerre. C'est un excellent ouvrier, ébéniste de formation. Son habileté manuelle fait des merveilles. Il travaille chez un artisan près de chez nous. Le soir, il passe souvent nous voir. S'il y a un clou à planter, du bois à couper, ou besoin de retendre l'étendage qui traverse la cuisine, il s'en charge avec beaucoup de complaisance. Sa femme nous invite parfois à déjeuner le dimanche, à condition que nous apportions nos tickets de pain et de viande.

Ce jour-là, justement, Monsieur S. passe nous voir. La journée a été ensoleillée. Ma mère lui demande un petit service, je ne sais plus lequel. Il enlève sa veste et la range sur le dossier d'une chaise. Il pose son portefeuille sur le bord de la fenêtre. Le travail fini, il bavarde un moment puis prend ses affaires et s'en va. Il lui faut environ 25 minutes pour rejoindre son domicile, à pieds bien sûr car à cette époque on n'a pas de voiture. Le chemin de Mr. S l'amène à longer mon école.

Quelques instants après son départ, une cliente pousse la porte du magasin. Elle vient acheter de la laine, mais elle apporte aussi de mauvaises nouvelles : le matin, une troupe de soldats allemands a fait une importante « rafle » dans les rues qui entourent le Pensionnat. Ils ont « ramassé » tous les hommes qui circulaient dans ce secteur. C'était à l'heure des départs au travail. Beaucoup d'ouvriers et d'employés étaient sur le chemin de l'usine ou du bureau.

-Mon Dieu ! Mr S. a oublié son portefeuille !

Maman et moi sommes affolées. Le précieux document est resté au bord de la fenêtre. Pourvu que notre bon ami n'ait pas été pris et contrôlé par un Allemand traînant encore par là !

Je fourre le portefeuille dans mon cartable. Moi, une écolière, on ne m'arrêtera pas. Et je cours, je cours de toute la vitesse de mes faibles jambes, dans l'espoir de le rattraper. J'arrive devant chez lui, le cœur battant. Je ne l'ai pas vu. Angoissée, je sonne à la porte : il est là ! Il ne s'est aperçu de rien.

Ce jour-là les soldats de la Wehrmacht ont arrêté trois cents personnes environ. Leurs Officiers ont exigé que soit ouverte la grande porte de la cour d'honneur du Pensionnat. Ils ont poussé tout le monde dans ce lieu vénérable, autour de la grande statue de la Vierge. La Vierge n'est pas intervenue. Ils ont trié les malheureux, selon un critère que j'ignore (peut-être les papiers, peut-être l'âge...) Ils en ont libéré 120. 180 ont été envoyés en déportation.

Mais ils ne sont pas entrés dans les bâtiments, grâce au courage de notre Directrice. Les salles de classe sont, à cette heure, remplies d'une bonne centaine de fillettes et jeunes filles. Voyant que la

troupe excitée tente de pénétrer dans les locaux, l'héroïque Religieuse se plante devant la porte, discute avec les hommes, et réussit à empêcher le pire. Et moi qui, jusque là, avec mon impertinence d'adolescente, la croyait froussarde !

Autant que je sache, la raison de ce tragique événement n'a jamais été établie avec certitude. On a parlé de « représailles », en réponse à la mort d'un soldat allemand tué par la Résistance. C'est assez vraisemblable.

C'est pour commémorer ce triste jour qu'une rue proche de mon école porte maintenant le nom de « Rue du 1<sup>er</sup> mars 1943 »

## 5

### Les Juives Les Résistants

Nous habitons toujours dans l'arrière-magasin parcouru par les cafards. Le chat faisait fuir les rats. Hélas nous voyons un jour l'imprudent pénétrer dans la cave de la charcuterie qui fait face au magasin : en se faufilant par le soupirail ouvert sur le trottoir il disparaît, et cette disparition est sans retour. Le cher animal a sans doute fini ses jours dans un pâté. Nous attendons plusieurs semaines avant de nous fournir à nouveau chez ce traiteur. Ma mère apprend alors qu'un appartement est à louer dans un immeuble convenable, au 1<sup>er</sup> étage, tout près du magasin. Quel bonheur ! Monsieur S. refait quelques peintures. Il confectionne pour moi un « cosy » pour entourer le divan que Maman m'achète. Il nous aide à déménager. Enfin, j'ai une chambre à moi, une chambre exposée au grand soleil, vaste et saine. Ma mère retrouve aussi dans une autre chambre l'intimité à laquelle a droit une personne adulte. Nous avons une salle-de-bains avec une baignoire et des toilettes privées, ce qui ne va pas de soi à cette époque. Bref, c'est le luxe ! Et une chance inespérée.



Pourtant la crise du logement est toujours sévère pour beaucoup de gens. On ne construit plus rien depuis longtemps, et les bombes démolissent ce qui existe encore.

Notre appartement est grand, car il est composé, en fait, de deux petits appartements réunis en un seul. On peut y accéder par deux portes palières. Nous avons trois chambres, deux alcôves et deux cuisines. La moitié de ces pièces est exposée au midi, l'autre moitié au nord.

A cette époque on pratique beaucoup la « réquisition » de logements : tout espace disponible doit, c'est la loi, être proposé à la location. Il est évident que notre appartement pourrait abriter plus de deux personnes. Ma mère a-t-elle été contrainte ? Plus vraisemblablement, a-t-elle voulu aider ces malheureuses alors que les Juifs sont pourchassés ? Toujours est-il que bientôt s'installent dans une cuisine avec alcôve et un bout de couloir quatre femmes : une mère et ses trois filles. Elles sont Juives. Elles disparaîtront quelque temps plus tard, sans laisser d'adresse. Elles ont sans doute été arrêtées. Nous retrouverons sous l'évier une montagne de linge sale...et des punaises. Misère d'une population persécutée. !

Plus tard c'est un couple « bcbg » qui s'installe dans le petit logement. Ils ont un adorable petit chien. « Couple illégitime », m'explique ma mère. Mais ce n'est pas pour cacher leurs amours qu'ils vivent ici. Un soir en rentrant de l'école je les croise dans l'escalier de l'immeuble, encadrés de près par deux hommes à l'allure bien française. Je comprends alors avec horreur que j'ai assisté à l'arrestation de deux Résistants par la Milice. Nous recueillons le petit chien, que la famille de nos locataires viendra récupérer plus tard.

L'été suivant, ma mère décide de prendre quelques jours de vacances avec moi. En août, elle ferme le magasin, et nous partons en car pour un joli village des Monts du Lyonnais. Nous prenons pension dans un petit hôtel. La chambre, modeste, donne vue sur les champs. Nous devons remettre nos tickets d'alimentation à la direction. La nourriture, oh bonheur, est succulente et assez abondante. Nous nous lions avec les quatre ou cinq autres pensionnaires.

Maman et moi faisons de longues randonnées dans la campagne. L'été est très chaud. Nous souffrons de cette canicule, mais nous apprécions la fraîcheur des prairies ombragées où nous nous reposons longuement.

Bien que les repas de la pension soient corrects, nous retrouvons notre habitude de solliciter la générosité des paysans. Maman leur achète surtout du lait car elle aime beaucoup ce liquide crémeux et doux, que nous dégustons en cachette dans notre chambre. Pour ne pas susciter la jalousie des autres pensionnaires, lorsque nous revenons d'une promenade lucrative, nous passons par la porte de derrière pour rentrer à l'hôtel. Un soir, la bouteille de lait m'échappe, et se fracasse sur le carrelage devant l'entrée de la Salle à Manger ! Impossible de ramasser les débris de verre et d'éponger le lait sans attirer l'attention de toute la maisonnée !

Un après-midi, avant de partir en promenade, nous regardons distraitemment par la fenêtre de la chambre. Dans le chemin creux qui jouxte le pré, tout près de nous, nous voyons soudain un homme courir. Derrière lui coure un autre homme muni d'un fusil. Une détonation : le premier homme s'écroule, mort sans doute. Un « Collabo » a eu un « Résistant », ou l'inverse. Nous assisterons à une autre chasse à l'homme, quelques jours plus tard. L'horreur est devenue quotidienne. Je suis bouleversée.

## 6

### Le bombardement du 26 mai 1944

Depuis quelque temps les bombardements alliés sur les points stratégiques (voies ferrées, routes, usines) s'intensifient. Il s'agit d'empêcher les usines de travailler pour les Allemands, et de gêner leurs déplacements à quelques jours du Débarquement.

Les Anglais attaquent la nuit : leurs avions volent bas, ils lâchent des fusées éclairantes sur leurs cibles, et font ainsi le moins possible de dégâts collatéraux. Au moment d'une attaque les sirènes avertissent la population, et chacun doit se lever précipitamment pour se réfugier dans une cave ou un des abris souterrains construits par la Municipalité. Dans l'éclairage d'une bougie nous faisons ainsi plus ample connaissance avec nos voisins ! Mais jusqu'à maintenant les bombes anglaises n'ont

touché que les quartiers industriels, à la périphérie de Lyon. Nous sommes relativement tranquilles.

Les choses vont changer quand les Américains entrent en scène. Eux interviennent dans la journée. Ils volent très haut pour ne pas être atteints par la DCA (la Défense Contre Avion). Leurs bombes atterrissent souvent loin du but, et les populations civiles sont lourdement touchées.

Ce jour-là est un jour de classe. Maman projette de fermer le magasin le matin pour faire des courses en ville. C'est vers 10h, pendant le cours de dessin, que les sirènes se mettent à hurler. Le professeur nous invite très calmement à ranger nos cahiers et nos crayons dans nos cartables, et à prendre nos vêtements. Il y a un grand abri au milieu de la place, devant le Pensionnat. Tout le monde s'y rend, en bon ordre. Une fois dans l'abri, nous sortons nos cahiers et nos crayons, et reprenons notre travail. Nous entendons faiblement le bruit des bombes : ce doit être loin. La fin de l'alerte sonne vers midi. Je rentre à la maison.

Maman n'y est pas !

Elle n'est pas non plus au magasin.

Je tombe alors dans un état second. Je me dis très clairement qu'en faisant ses courses Maman a pu être tuée. Mais que je suis assez grande maintenant pour me débrouiller seule. Je mets mon couvert. Je me fais cuire des pâtes. Je refoule l'émotion. J'imagine l'avenir sans Maman. Je pense que mes grands-parents ne refuseront pas de m'héberger. J'arrêterai mes études. Je travaillerai pour gagner ma vie.

Ma lucidité est exacerbée. Les projets galopent dans ma tête.

Il est 13h10 quand ma mère arrive. Les tramways ont du retard parce que leur dépôt, à Vaise, a été bombardé. Maman m'explique qu'au début de l'alerte elle se trouvait à égale distance entre deux abris. Elle a choisi le bon. Si elle avait choisi l'autre, près de l'Avenue Berthelot, elle serait morte : une bombe est tombée juste dessus, tuant cinquante personnes.

Ce jour-là huit-cents Lyonnais ont péri. L'avenue Berthelot et le quartier de Vaise ont été dévastés.

## La Libération

Nous écoutons assidûment les « Nouvelles » à la radio, car la situation évolue rapidement. La Télévision publique n'est pas encore née.

Les Américains débarquent en Normandie le 6 juin 1944, puis sur les plages de Provence le 15 août. Des troupes françaises venant d'Afrique du Nord, sous la direction du Général De Lattre de Tassigny, ont rejoint les Américains. De nombreux Nord-Africains ont également renforcé nos rangs.

Marie-Jeanne a épousé son Montagnard. Le jeune couple s'est installé près de Toulon, à proximité des parents de la jeune femme. En mai, elle a mis au monde un petit Claude, son premier enfant. En août, le bébé est malade. Il faudrait un médecin, des médicaments. Mais il est impossible de circuler : la bataille fait rage tout autour de la maison. Le pauvre enfant meurt dans les bras de sa maman...Après la guerre naîtra un petit Jean-Claude, dont je serai la Marraine. On attend de Jean- Claude qu'il remplace son frère aîné, mais est-ce possible ?

Les Américains pensaient atteindre Lyon en décembre. En fait, ils viennent facilement à bout des restes de l'armée nazie. Partout, dans les villes comme dans les villages, ils sont acclamés avec enthousiasme. Leur avancée est un triomphe. Ils arrivent à Lyon le 2 septembre.

Notre ville est encore encombrée de barrages allemands. Mais il se trouve que nous habitons justement sur la seule voie laissée libre ! Venant de Grenoble, les tanks sauveurs passeront tout naturellement devant chez nous ! Cet après-midi-là, je suis chez le Coiffeur voisin pour me faire faire une de mes premières «indéfrisables ». La porte du Salon de Coiffure est ouverte car il fait chaud. Soudain on entend une rumeur, puis une clameur : « Les voilà ! Ils sont là ! Ils sont là ! » Je me lève de mon fauteuil, la tête à moitié garnie de bigoudis. Je veux voir ! Le Coiffeur, paternel, ne veut pas me laisser sortir dans cet accoutrement. Mais je veux voir ! J'attrape une serviette de toilette, je la jette sur les bigoudis et je force la sortie. Les Gi's sont arrêtés là, sur la place, à 50m. Ils sont debout sur leurs engins. Ils jettent à la volée des poignées de chewing-gums et des paquets de cigarettes. Ils

distribuent des bises à toutes les jeunes filles qui se pressent autour d'eux. Malgré les bigoudis j'en profite, sans doute rose d'émotion.

Puis ils se dirigent vers le Centre Ville.

L'ennemi prend la poudre d'escampette, souvent avec des vélos volés.

Le soir, on danse sur les places.

Est-ce ce jour-là que Suzanne, la fille du Cafetier, a fait la connaissance de son futur mari ? Toujours est-il que, après la signature de l'armistice, elle prendra le premier bateau pour aller épouser un lointain Yankee.

Mais les suites de la Libération de Lyon ne sont pas toutes aussi idylliques. Les combats continuent dans la plus grande partie du pays. Paris a été libéré par le Général Leclerc le 25 août, mais on se bat encore dans de nombreuses régions.

## 8

### L'armistice

Début mai 1945, on apprend qu'Hitler s'est suicidé, avec sa maîtresse et des membres de son entourage. On n'ose y croire ! Mais la nouvelle est bien confirmée.

L'armistice est signé le 8 mai 1945.

Naturellement c'est un grand soulagement pour l'ensemble de la population. Mais ce n'est pas une joie exubérante : tant de familles pleurent l'un des leurs, quand ce n'est pas plusieurs. Il y a eu les blessés, les morts, les prisonniers, ...et les disparus, ceux dont on n'a plus de nouvelles. Les camps de concentration sont tout juste délivrés. La plupart des gens, comme ma mère et moi, ignorent encore leur existence : on croit à des camps de travail, mais on se refuse encore à admettre la réalité des camps d'extermination ! On ne peut pas imaginer...C'est seulement en voyant, dans le journal et dans les vitrines des magasins, des photos de squelettes en pyjama rayé, de moribonds tenant à peine debout, que nous comprenons enfin...Des familles de disparus stationnent dans les gares, espérant que les trains revenant peu à peu d'Allemagne leur

ramèneront un fils, une fille, un mari, une sœur... Comment se réjouir quand on prend conscience de l'effroyable réalité ?  
L'été est, encore une fois, très chaud. On manque toujours de nourriture mais il y a beaucoup de fruits dans les vergers. Les caniveaux sont pleins de noyaux de pêches.

L'automne verra, pour moi, le retour de mon père à la maison. Il a échappé à la guerre : il était en Indochine depuis 1938, en tant que Sergent- Chef dans l'Infanterie Coloniale. Les retrouvailles avec un géniteur qui n'a pas appris à être père seront très difficiles pour moi. Mais ceci est une autre histoire...

FIN

Françoise ROTTELEUR  
e-mail: [Guy.rotteleur@orange.fr](mailto:Guy.rotteleur@orange.fr)

Déjà parus :

- Dans ta maison éclairée, éd. Bellier, 2005
- Gens de chez moi, éd.numériques Lire en Ligne,2011